

## PAYSAGE ORDINAIRE DE DAMIEN MONNIER

---

### NOTE D'INTENTION

« Cette photo, la plus ancienne de ma famille, a toujours attiré ma curiosité. Mes autres arrières grands-parents, je n'en ai pas d'image.

Banale en tant que photo de famille, elle est néanmoins précieuse pour cette famille de paysans. Sa singularité réside autant dans la rareté de l'événement « noces d'or » que dans le caractère exceptionnel pour ce milieu de la prise d'une telle photo : c'est leur première et unique photo de famille. Elle répond tout à fait aux caractéristiques du genre : les membres de la famille, endimanchés, sont disposés autour de ceux qu'on célèbre. Sourires aux lèvres, ils prennent la pose en fixant l'objectif. De format 13x18, elle a été prise à la chambre et tirée par contact par le photographe de la sous-préfecture voisine. Cette photo est à la fois ce qui a disparu et ce qui a survécu de ce passé-là.

L'extrayant du tiroir à photos du buffet rustique de mes grands-parents, je lui donne d'autres voisinages que les miettes et les verres à liqueurs des fins de repas de famille.

Sur cette photo, je suis en germe. Biologiquement bien sûr, mais aussi socialement. Car lorsque mon arrière-grand-père fait prendre cette photo, c'est, pour ce milieu de paysans, autant un luxe qu'une démarcation sociale. Il impulse un mouvement pour s'ôter la terre qui lui colle aux pieds. Ce mouvement, la génération de mes grands-parents, puis celle de mes parents, l'aura poursuivi. J'ai grandi avec une partie des usages de ce monde et j'en ai hérité. Et dans le même temps, j'ai entendu ressasser *on n'est pas chez les pèsants ici, on n'est pas chez les ploucs !*, dans cette langue gallo qu'ils emploient aussi bien pour marquer l'appartenance que le rejet, sinon la honte de cette condition. Je suis ce banal transfuge de classe qui se retrouve à la fois dans et en retrait de cette photo et de ce monde. Comme passé de l'autre côté de l'appareil photo, je m'en saisis pour aller à la rencontre de ceux qui y figurent.

C'est avec de telles préoccupations, même si cela n'était pas aussi clair à l'époque, que je me suis lancé, à 20 ans, dans une enquête familiale, pour prendre la mesure de ce monde agricole que j'étais en train de quitter. Celle-ci a cette photo pour support et prend la forme d'une série d'entretiens filmés avec les outils amateurs - caméscope et MD - de mes parents. J'écoute, je pose des questions, je discute et explore ainsi un milieu et des époques. Cette enquête, effectuée en 2002, n'avait pas un film pour finalité, mais était autant l'occasion de déplacer la discussion familiale que d'expérimenter une pratique documentaire que je découvrais à cette époque.

Ces entretiens restèrent ensuite à l'état de rushes jusqu'à ce que mon questionnement sur la nature, l'usage et la portée d'un « document-mémoire » ne s'approfondisse et recoupe mon attachement à ce milieu agricole, dont l'activité me semble aussi élémentaire qu'essentielle.

Aujourd'hui, je retrace et partage leur trajectoire personnelle avec Pierre, Marie et Émile, trois des enfants présents sur la photo, qui s'apprêtent à prendre leurs retraites d'éleveurs. Je filme leurs gestes et leurs outils mécaniques, techniques et technologiques. Je discute avec eux de leur métier, des mutations de ce milieu, du regard actuel et rétrospectif qu'ils y portent.

[...]

1958 et 2017 sont les deux pôles temporels entre lesquels se déroule le film. En l'espace de soixante ans, le temps a passé. Évidemment. Selon les époques ou les personnes, ils se nomment paysans, agriculteurs ou entrepreneurs agricoles, mais il n'en demeure pas moins que tous effectuent un travail de production animale et végétale qui détermine leur rapport au monde. La terre, l'animal, l'eau, le sang, la merde... en sont les bases, élémentaires et triviales. De la

mécanisation à la robotisation actuelle en passant par l'industrialisation et l'informatisation, la pratique du « sale boulot » élémentaire se technicise. Nécessitant un savoir-faire, ces techniques, aussi fascinantes que déterminantes, sont gages de progrès et donc de sérieux et de respectabilité. Et même si demeurent la précarité et la vulnérabilité économique, ouf, l'image du plouc s'éloigne !

Car, d'une époque à l'autre, cette figure persiste et il faut s'en démarquer. S'extraire de la misère et de la besogne passe alors par le fait de *s'emmonseurer*. Cet héritage innerve chez moi autant une colère qu'une force. La colère de se sentir possiblement honteux d'être de ce milieu. La force de chercher à réhabiliter la condition de ces personnes, dont le travail consiste à produire les morceaux de viande, les litres de lait, les céréales... dont nous avons besoin pour nous nourrir.

[...]

En 1958, faire prendre cette photo au coût significatif, c'est vouloir marquer l'événement, vivre avec son temps et le montrer. Et cela a été possible car coexistaient en un temps, un lieu et un milieu donnés le désir d'un homme de se faire photographier et le savoir-faire technique d'un autre. Aujourd'hui, pour certains agriculteurs, appuyer sur l'icône Milkrobot de son téléphone portable et obtenir une image de son étable pour suivre à distance le déroulement de la traite ou l'avancée d'un vêlage est un geste professionnel quotidien. D'une époque à l'autre, c'est une question d'images au sein desquelles le « progrès » technique résonne avec l'image de soi.

Qu'elles soient agricoles ou photographiques, c'est autour des techniques que se jouent les va-et-vient entre cette trace du passé et ces images du présent. La technique, c'est cette dimension concrète qui soulage de la besogne mais éloigne de la terre et de l'animal, qui émancipe mais crée une dépendance plus forte aux machines et aux créanciers, qui accomplit certains gestes mais impose des activités de contrôle et de surveillance. C'est sur la ligne de crête de ces ambivalences humaines et techniques que se déroule le récit. Tantôt narratif, tantôt descriptif, tantôt réflexif, il assemble des fragments qui sont autant d'aspects et de niveaux de lecture de ce monde.

[...]

Résultant de processus faits d'évolutions et de choix humains et économiques, ces images - de la photo de 1958 aux images actuelles en passant par les images HI8 de 2002 et deux documents d'archive - ne vont pas de soi. Je les appréhende autant comme objet que comme sujet. Tantôt matériau, tantôt résultante, tantôt empreinte, tantôt témoin, elles expriment des réalités sensibles et intelligibles. Je m'attache à leur non-objectivité, aux illusions et fictions qu'elles contiennent en mettant en jeu leur processus de fabrication.

À la fois familier et étranger à ce monde et à cette condition, j'y porte une vision documentée et personnelle que j'inscris dans un présent ni grave ni nostalgique, mais chargé de son passé multiple. Sans honte ni fierté et en passant avec élan du didactique au comique, du dramatique à l'ironique, je donne une nouvelle forme à cette mémoire, produisant de fait mes propres copeaux d'oubli.

Après tout, de la place à la fois proche et distante où je me trouve, j'ai les outils pour réagencer ces documents et leurs fantômes, et ce n'est pas rien. »